

BULLETIN DE L'ASSOCIATION D'ÉTUDES ET D'INFORMATIONS POLITIQUES INTERNATIONALES

B.E.I.P.I.Association déclarée
Loi de 1901354, Rue Saint-Honoré
PARIS-1^{er}Compte Chèque Postal de l'Association
PARIS 7241-06

150.000 Juifs polonais ont témoigné sur l'U.R.S.S.

par Jacques PAT

Ln'est pas exact, comme d'aucuns le prétendent, que l'on manque de témoins véridiques et de témoignages valables sur l'Union Soviétique. En réalité, les témoins ont du mal à se faire entendre, les témoignages se fraient difficilement un chemin vers le public. La presse dite de grande information ne leur donne pas l'importance proportionnelle que justifieraient les intérêts en jeu. La presse d'opinion ne touche que des convaincus et ne trouble guère les partis-pris.

Dans ces conditions, il importe de mettre en lumière toute contribution à la connaissance de l'U.R.S.S. qui rompt la monotonie des récits habituels. Et si un témoignage collectif mérite une attention exceptionnelle, c'est bien celui des 150.000 Juifs polonais, survivants d'une communauté d'environ 600.000 âmes, qui ont quitté l'U.R.S.S. à la fin de la guerre sans esprit de retour.

On s'accorde en effet à admettre que 600.000 Juifs polonais environ, chassés de leur pays par l'invasion allemande, s'étaient réfugiés en Russie soviétique lors du blitzkrieg de 1939. Sur le nombre, plus de 400.000 ont péri des mauvais traitements et des conditions atroces qui les attendaient dans la « patrie des travailleurs ». Les rescapés, au nombre de quelque 150.000 à la date de l'hiver 1945-1946, s'empressèrent de fuir l'U.R.S.S. à l'unanimité dès que la possibilité leur fut donnée de choisir entre la nationalité soviétique et la nationalité polonaise.

Les livres de J. Margoline et d'A. Ekart ont rapporté les circonstances dans lesquelles les Juifs polonais, par centaines de mille, furent arrêtés par la police soviétique, entassés dans des wagons à bestiaux et déportés vers des régions insalubres où les camps de concentration et les travaux forcés anéantirent la majorité de ces malheureux. Ceux qui échappèrent à un traitement

aussi cruel durent se diriger vers la Sibérie, le Turkestan, le Kazakstan, où la mort ne les épargna guère. Le témoignage des 150.000 survivants n'en a que plus de prix.

Il nous est connu, ce témoignage, grâce à M. Jacques Pat, membre éminent du Bund juif de Pologne, secrétaire général du Comité ouvrier juif d'Amérique, envoyé à Varsovie en 1945 pour s'occuper d'œuvres de bienfaisance. La Pologne étant occupée par les communistes, M. Pat fut alors choisi comme délégué en raison de ses dispositions d'esprit plutôt sympathiques envers les nouveaux maîtres. Il passa deux mois à enquêter en Pologne au cours de l'hiver 1945-1946.

À son retour en Amérique, M. Pat publia dans le grand journal juif de New York, Forward, une cinquantaine d'articles sur « l'immense tragédie des Juifs Polonais pendant la guerre et sous l'occupation allemande ». Deux de ces articles, publiés les 30 juin et 7 juillet 1946 dans le Forward, traitaient du sort des Juifs polonais réfugiés en U.R.S.S. Bien que datant de cinq années, ces deux articles n'ont rien perdu de leur intérêt ni de leur valeur de témoignage. Ils méritaient d'être traduits en français et reproduits à titre documentaire dans un Bulletin comme le nôtre.

L'UNE des controverses ayant soulevé le plus de passions et de la plus grande importance pour la communauté juive — et non seulement pour elle — touche à sa fin. Nous nous trouvons aujourd'hui devant un des phénomènes les plus significatifs de la vie publique juive. Il s'agit de la fuite de l'Union Soviétique de cent cinquante mille Juifs polonais. La plupart ont déjà regagné la Pologne, les autres se trouvent encore plus loin, en Allemagne, dans les camps pour « Juifs sans foyer ».

LIRE EN PAGE 6 :

L'épuration en Tchécoslovaquie et l'antisémitisme

Vingt-cinq ans durant, on avait sans cesse entendu répéter parmi certains Juifs :

« Dans l'Union Soviétique la question juive a été heureusement résolue... »

« Dans l'Union Soviétique la culture juive et l'école juive renaissent à une vie nouvelle... »

« Dans l'Union Soviétique la vie des Juifs a pris un cours normal. Les Juifs y vivent heureux... »

« Au Birobidjan se crée une république juive autonome, couronnement de l'intégration des Juifs à l'Union Soviétique, le pays d'Octobre, le pays de la révolution... »

Des milliers, des dizaines de milliers de personnes croyaient sincèrement à tout cela, l'affirmaient en toute bonne foi, et, dans toute la mesure de leurs forces et moyens, aidaient ce mouvement de la grandeur duquel elles étaient convaincues. Les succès du communisme auprès des Juifs hors de l'U.R.S.S. se fondaient surtout sur les sympathies que beaucoup d'entre eux éprouvaient pour l'Union Soviétique, où la « question juive avait été heureusement résolue ».

Mais en même temps, du milieu des Juifs non communistes, s'élevaient des répliques violentes, empreintes d'une profonde souffrance :

« Sous une dictature, une vie normale en général, donc une vie normale juive en particulier, ne peut se développer... »

« Dans l'Union Soviétique la culture juive périt... »

« Sous le régime soviétique, les Juifs se sentent beaucoup plus malheureux que les autres citoyens de l'U.R.S.S... »

Ce débat s'est poursuivi pendant un quart de siècle. Aujourd'hui cent cinquante mille Juifs polonais qui ont fui l'Union Soviétique sont présents à la controverse.

**

Ils s'enfuient de l'Union Soviétique, pris de panique, harassés, « avec papiers » et « sans papiers », en ayant le droit ou ne l'ayant pas. Ils s'enfuient sachant qu'en Pologne les attendent seulement des ruines et des tombes. Ils s'enfuient, à peine couverts de haillons, nu-pieds et affamés. J'ai vu moi-même le tragique spectacle de ces Juifs qui ont fui l'Union Soviétique. Je le dirai dès maintenant : ils ne fuient pas pour se retrouver en Pologne, mais uniquement pour se sauver de l'Union Soviétique. Beaucoup d'entre eux fuient plus loin encore...

Ils sont pauvres, ils sont misérables, leur âme est bouleversée, leur cœur pétrifié. Ils se serrent étroitement les uns contre les autres dans des wagons à marchandises. Durant plusieurs semaines ils ont été en route, venant de Sibérie, de l'Uzbekistan, de la Kirghizie, de l'Oural et de la Volga, de l'Ukraine. Fuir, fuir à tout prix, s'échapper...

Tout homme, quelles que soient ses convictions et ses sympathies politiques, peut méditer sur ce phénomène. Qu'est-ce ? Que se passe-t-il donc là ? Pourquoi les Juifs s'enfuient-ils ? Que leur est-il arrivé dans l'Union Soviétique ?

Nul, semble-t-il, ne les obligeait à quitter l'Union Soviétique. Ils auraient pu y rester, s'ils l'avaient voulu. Nul ne les obligeait à faire leurs maigres bagages et à se mettre en route, au-devant de l'inconnu. On ne leur fait pas subir là-bas de pogromes, personne ne les attaque dans les rues, personne ne leur tire dans le dos ? Et ils n'y sont pas privés de droits ? Pourquoi donc s'enfuient-ils néanmoins ?

Beaucoup d'entre eux ont appris le russe. Les enfants qui sont nés là-bas sont suffisamment russifiés. Les écoles leur sont ouvertes, comme sont ouvertes à tous les Juifs fabriques et usines ? Alors pourquoi donc quittent-ils le pays ?

Et qu'ils le quittent, tous jusqu'au dernier, cela n'est pas douteux. C'est un fait.

Rappelons brièvement les circonstances qui aboutirent en 1946 à cette nouvelle migration juive.

En 1945, tous les Juifs qui se trouvaient dans l'Union Soviétique, précédemment citoyens de Pologne, de Lithuanie, de Lettonie, d'Esthonie, de Galicie et de Volynie, étaient encore des citoyens de l'Union Soviétique. Tous les droits et les restrictions de droits s'étendaient à eux comme à tout citoyen soviétique. Celui qui ne voulait pas devenir citoyen soviétique était déclaré ennemi de l'Etat. Les rares obstinés qui s'y refusèrent furent tous arrêtés sans autre forme de procès comme ennemis de l'Etat. Je sais les noms de plusieurs Juifs connus qui, pour ce « crime », se trouvent depuis trois ans (1) dans les prisons soviétiques. Les Juifs qui s'étaient, au début de la guerre, réfugiés dans l'Union Soviétique ou qui habitaient les territoires incorporés à l'U.R.S.S. après leur occupation par l'Armée rouge, furent déclarés d'office citoyens soviétiques. Mais en 1945, le gouvernement de Moscou annonça que tous les anciens citoyens polonais devenus soviétiques pouvaient reprendre la nationalité polonaise. A cet effet il leur suffisait de remettre une déclaration aux services soviétiques compétents. Et s'ils exprimaient le désir de redevenir citoyens polonais, ils pourraient regagner la Pologne.

D'abord les Juifs polonais hésitèrent, ils n'osaient prendre une décision. Ils avaient peur de déposer leur demande de réintégration dans la nationalité polonaise avec abandon simultané de la citoyenneté soviétique. Comment savoir si l'on interpréterait pas cela comme un acte anti-soviétique, avec toutes les conséquences que cela entraîne ? Mais ils décidèrent néanmoins d'en courir le risque. Lorsqu'ils eurent constaté qu'on n'était pas puni pour cela et que la décision du gouvernement soviétique était tout à fait sérieuse, tous les Juifs, littéralement tous, firent leur demande. Il n'est guère un seul Juif de Pologne survivant en Union Soviétique qui n'eût déposé sa déclaration d'abandon de la citoyenneté soviétique et demandé sa réintégration dans la nationalité polonaise. Aussi rapidement qu'en 1940 et 1941 ils étaient devenus citoyens soviétiques, ils cessaient maintenant de l'être. Le délai fixé pour la remise de ces demandes expirait le 1^{er} janvier 1946. Si elles n'étaient pas déposées avant cette date, il ne restait plus de choix : on perdait définitivement la faculté d'abandonner la nationalité soviétique et en même temps la possibilité de quitter l'U.R.S.S.

Des départs précipités pour la Pologne commencèrent alors. Des dizaines de milliers de Juifs n'avaient pas la patience d'attendre de pouvoir y rentrer de façon légale et s'enfuyaient illégalement. Dans l'Union Soviétique, on « graisse la patte » aux fonctionnaires — oui, aujourd'hui dans l'Union Soviétique on « graisse la patte » à droite et à gauche, plus qu'au temps du tsarisme et plus qu'en Roumanie, pays pourtant célèbre dans le monde entier pour ses « bakchichs ». Et les Juifs « graissent la patte » aux policiers, se faisaient charger de missions fictives — et s'enfuyaient en Vilno, à Lvov, à Sarny, d'où ils passaient en Pologne. Sans « graissage de patte » nas de départ... Après six ans de séjour dans l'Union Soviétique, les Juifs avaient complètement perdu tout sentiment de peur. Peut-être nous arrêtera-t-on ? — Qu'importe, nous graisserons de nouveau la patte à quelqu'un et nous irons plus loin...

(1) Se rappeler la date de cet article : 1946 — N.D. L.R.

En novembre et décembre 1945, avant le commencement du délai fixé pour la migration légale, dix mille Juifs pour le moins arrivèrent de l'Union Soviétique en Pologne...

Et la question se pose dès lors : qu'est-ce donc qui les chassait ? Ce n'est tout de même pas à la recherche des cendres des leurs, depuis longtemps dispersées par le vent, qu'ils s'enfuyaient en Pologne !...

Des professeurs juifs arrivèrent en Pologne. Pourquoi n'étaient-ils pas devenus professeurs pour enfants juifs dans l'Union Soviétique, professeurs dans les écoles juives soviétiques ? Pourquoi ? N'avaient-ils pas une magnifique occasion de se soustraire une fois pour toutes aux malheurs et aux calamités de la dispersion juive ?...

Des écrivains juifs revinrent qui s'étaient au début de la guerre réfugiés dans l'Union Soviétique. Pourquoi n'étaient-ils pas restés en U.R.S.S. où, leur assurait-on, il y avait des éditions d'Etat pour les livres juifs, des journaux et des revues juifs (2), où la littérature juive ne se trouvait pas aux mains de réactionnaires et d'ennemis du peuple ? Pourquoi ?

Rachel Korn, M. Grossman, I. Sutzkover, Joseph Rubinstein, I. Berlinski, I. Golstein, Yehoudi Elberg, A. Katchergounski, Noé-Ramsay, A. Cincinatus, Léon Finkelstein... Ce sont là des noms d'écrivains, de poètes, de journalistes juifs de Pologne qui avaient passé les années de la guerre dans l'Union Soviétique. On parlait d'eux dans les journaux communistes. Ajoutons encore que parmi eux il y a des communistes à qui devait être offerte en U.R.S.S. toute latitude de travailler, de créer, de publier leurs œuvres et même de gagner ainsi leur vie. Ne nous assure-t-on pas qu'il y avait là-bas des millions de Juifs libres ! C'est autre chose que les pitoyables Juifs malheureux et accablés qui se trouvent aujourd'hui dans la Pologne antisémite. Pourquoi donc ont-ils néanmoins fui l'Union Soviétique ?

Prenons les acteurs et actrices juifs. A. Kulkan, S. Natan, I. Lederman, Samuel Goldstein, M. Rotstein, Lolia Palman, Jacob Fischer, Ruth Tarou et d'autres, tous sont déjà rentrés en Pologne. Pourquoi ? Il y a en U.R.S.S. des théâtres d'Etat juifs (3). On y décerne aux travailleurs de la scène juive des prix, des décorations. Le célèbre metteur en scène Mikhoels n'y vit-il (4) et n'y travaille-t-il pas ? N'avons-nous pas entendu parler de théâtres au Birobidjan, en Uzbekistan, en pays kirghize, dans le bassin du Kouznetsk ? Pourquoi, au lieu de rester là-bas, se sont-ils enfuis dans la Pologne dévastée, incendiée, inondée de sang ?

J'ai lu un poème de la poétesse juive Rachel Korn qui est rentrée en Pologne, poème dédié à sa fille et écrit à Moscou en 1944 :

*Je t'ai emmenée du pays où à chaque pas
La terre ravagée crache le sang, l'épouvante et le
[crime...]*

Elle exprime dans ce poème tout son amour pour sa fille, seul sens et seul contenu de sa vie, sa fille unique survivante de toute une famille.

Dans ton sang sanglote la prière de ma mère...

Et elle était avec sa fille dans le pays du so-

(2) Depuis 1946, ces publications sont toutes interdites. Voir à ce sujet la brochure de M. G. Haganov : *Le Communisme et les Juifs*, Paris, 1951, Edition de la revue *Contacts*.

(3) Depuis 1946, ces théâtres ont été supprimés. N.D.L.R.

(4) Il ne vit plus. Voir la brochure de M.G. Haganov. N.D.L.R.

cialisme, où « tous les problèmes sont résolus ». Pourquoi donc s'est-elle enfuie de là-bas, emmenant son enfant dans le « pays du sang, de l'épouvante et du crime » ?

Un autre poète juif, Abraham Zack, a écrit en 1946 un poème où l'on trouve des lignes comme celles-ci :

*Je voudrais prier, faire dire des prières
Pour une mère bonne, pieuse, pour un enfant...*

Et de nouveau l'on se demande pourquoi le poète a renoncé à la sécurité, à la tranquillité et à la justice dans l'Union Soviétique et s'est enfui en Pologne ?

Nous ne posons pas ces questions par curiosité ou par amour de la polémique. Elles ont une immense importance pour la communauté juive tout entière, pour la pensée publique juive. Le problème actuel des « cent mille Juifs dans les camps allemands » nous tourmente tous (5), nous pouvions, nous avions le droit d'espérer que le problème des cent cinquante mille Juifs de Pologne qui se trouvaient dans l'Union Soviétique était résolu, qu'ils avaient trouvé la tranquillité, étaient à l'abri des pogromes et de l'antisémitisme. S'ils ne veulent pas rester en Sibérie, en Uzbekistan, en Ukraine, ils peuvent toujours aller au « pays juif », au Birobidjan. Pourtant les Juifs s'enfuient en Pologne... Et de Pologne beaucoup d'entre eux passent clandestinement en Allemagne pour échouer dans les camps de Juifs sans foyer. Cela ne paraît-il pas incroyable — des Juifs fuient l'Union Soviétique pour les camps de Juifs en Allemagne !

Les Juifs s'enfuient actuellement de deux pays surtout, la Pologne et l'Union Soviétique. Pas un Juif ne songerait à fuir l'Amérique capitaliste où, selon les allégations communistes, la démocratie est si dénaturée et le capitalisme si impitoyablement cruel. Non plus que les Juifs ne s'enfuient du Canada, Dominion de la couronne d'Angleterre, de l'Uruguay, du Paraguay. Même de Roumanie tous les Juifs ne s'enfuient pas, sans même parler de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie. Nous ne demandons pas pourquoi les Juifs s'enfuient de Pologne. Les raisons en sont claires. Mais de toute notre force et avec toute la passion possibles nous demandons : pourquoi les Juifs s'enfuient-ils de l'Union Soviétique ?

Pas un Juif ne dit avoir quitté l'Union Soviétique parce qu'il voulait retrouver les ombres de ses morts. J'ai causé avec des centaines de ceux qui sont revenus. Il est particulièrement remarquable que les Juifs non-polonais dans l'Union Soviétique envient maintenant aux Juifs polonais le « privilège » spécial qui leur a été accordé, les envient d'avoir pu abandonner la citoyenneté soviétique et passer de l'autre côté de la frontière. Il y eut des cas où un Juif soviétique montait en marche dans le train qui emmenait des Juifs polonais. Il s'assurait aussi ce privilège par d'autres moyens... Les Juifs polonais revenus d'Union Soviétique assurent que chaque Juif là-bas tenait pour bonheur suprême de pouvoir, par quelque moyen, se joindre à ceux qui parlaient pour la Pologne — bonheur qui équivalait à la possession d'un talisman magique...

Les cent cinquante mille Juifs qui franchissent aujourd'hui la frontière soviéto-polonaise ne discutent plus sur l'Union Soviétique, sur la patrie socialiste, la dictature et la démocratie. Pour eux ces discussions sont terminées et le dernier mot a été leur fuite de l'Union Soviétique.

Cette fuite, cette migration précipitée, presque panique, de cent cinquante mille Juifs, a pour destination un pays où ils n'étaient nullement

(5) Depuis, ce problème a été résolu par l'émigration. N.D.L.R.

attendus, où pour l'heure il n'y a pour eux ni vêtements, ni chaussures, ni logements, ni nourriture, où ne leur sont garanties ni la tranquillité ni la sécurité, où ils sont pris aussitôt dans le tourbillon des plus complexes problèmes surgis devant eux. Des milliers de Juifs s'enfuient plus loin, des dizaines de milliers « attendent sur leurs valises ». Ce phénomène doit attirer la plus sérieuse attention. Il convient d'en prendre connaissance plus en détail et plus à fond. Ce n'est pas seulement le problème de cent cinquante mille Juifs polonais. Ce problème doit éveiller l'intérêt de millions d'hommes, et non des seuls Juifs. Il doit faire réfléchir tout homme qui pense, en particulier tout socialiste et encore davantage tout communiste qui pense.

Pourquoi les Juifs s'enfuient-ils ainsi de l'Union Soviétique ?

J'ai vu les réfugiés juifs qui en venaient, je me suis entretenu avec beaucoup d'entre eux, j'ai écouté leurs récits. Et j'essaierai de répondre à cette question de haute importance : *Pourquoi ?*

**

La principale raison qui fait fuir les Juifs de l'Union Soviétique est *l'appauvrissement*, un appauvrissement extrême, poignant, atterrant. Il est à proprement parler de trois sortes : l'appauvrissement matériel, moral et national. C'est comme un nœud coulant fait de trois cordes qui vous enserre le cou. On peut rester des mois et des années avec ce nœud autour du cou, en réprimant ses sanglots et en ne reprenant que par moments le souffle, jusqu'à ce qu'on s'habitue à cet état qui, dès lors, commence à paraître habituel, presque normal. Or voici que cent cinquante mille Juifs sentent soudain la corde se rompre. Et ils se mettent à fuir, à fuir en panique, fouettés par la peur de voir ce nœud se resserrer de nouveau autour de leur cou...

Appauvrissement matériel. Il suffisait de jeter un coup d'œil sur un groupe de Juifs arrivés par le train de l'U.R.S.S., sur leurs vêtements, sur tout leur aspect, pour comprendre dans quelle misère matérielle ces gens avaient vécu ces six années. Ils étaient vêtus de loques, leurs vieux vêtements étaient rapiécés, élimés. Pas une pièce du costume ne correspondait à la silhouette de celui qui le portait, tout était soit trop étroit et trop court, soit trop large et trop long. Des jambes décharnées flottaient dans de grosses bottes. Les casquettes — ils étaient tous coiffés de casquettes, il n'y avait pas un seul chapeau — sont usées, si décolorées qu'on ne distingue plus quelle pouvait être leur couleur primitive. Ils ont sur eux des vestes minables d'où s'échappe une ouate sale, au cou un foulard noué. Les femmes ont des robes taillées dans des guenilles, des manteaux râpés et usés, des fichus troués sur la tête. Les enfants sont habillés misérablement, ils sont sales, mal soignés, toussent et pleurent.

— La paix soit avec vous, Juifs, d'où venez-vous ?

— De la Ville Misère, du pays du Roi la Misère...

Ils ne se plaignent cependant pas de leur misère. Tout le monde est pauvre dans l'Union Soviétique, toute la population y vit misérablement. Au contraire, la plupart des Juifs sont reconnaissants à l'U.R.S.S. pour avoir pu y sauver leur vie. Beaucoup d'entre eux y sont morts mais beaucoup aussi sont restés vivants. S'ils n'avaient pu se réfugier là-bas, on les aurait brûlés avec les six millions de Juifs européens. Ils ont vécu en U.R.S.S. dans la misère, le froid et la saleté, entassés dans des huttes, ils y ont travaillé durement dans les forêts de Sibérie, dans les déserts. Tout cela, ils l'avaient accepté. On ne pouvait le changer et tout cela était du passé. C'est la vie... Là-bas, dans l'Union Soviétique, la population

était résignée à la misère, à ne plus jamais avoir de bons vêtements et des logements dignes d'être humains, à ne plus jamais avoir une table convenablement mise. La conscience de cet état de choses ne fait naître chez personne une protestation, ne provoque pas un sentiment de colère.

Oui, eux ne connaissent pas ces sentiments.

« Eux », ce sont les hommes soviétiques. Ils ignorent qu'il existe au monde une autre façon de vivre. Mais ces Juifs de Pologne disent : « Nous avons autrefois été des êtres humains. Nous avions des logements décents, de bons vêtements et de bonnes chaussures. Nous célébrions nos sabbats et nos fêtes. Nos tables étaient couvertes de nappes et nous y posions nos chandeliers... » Tout cela avait maintenant reculé très loin dans le passé — et les souvenirs taraudaient l'âme, les privations matérielles et l'existence misérable causaient une souffrance aiguë...

L'appauvrissement moral était encore plus pénible que l'appauvrissement matériel : cent cinquante mille Juifs polonais en témoignent à l'unanimité.

Par « appauvrissement moral » je n'entends pas le besoin non satisfait d'une plénitude de vie spirituelle, la soif de liberté, la possibilité d'un échange de pensées, de sentiments. Non, ce n'est pas cela que j'entends. Lorsqu'en parlant à ceux qui sont revenus, on aborde cet appauvrissement-là, ils se contentent de sourire amèrement, de hocher la tête et de s'étonner de votre naïveté et de votre ignorance. « Tout cela ce sont des notions périmées, disent-ils, des préjugés bourgeois, une fausse interprétation de la démocratie. »

— Il nous fallait, chaque jour et à chaque heure, mentir, mentir à tous, cacher quelque chose et de façon ou d'autre, tromper. Cette nécessité de mentir nous déchirait le cœur jour et nuit.

— Savez-vous, me dit l'un d'eux, que nous volions tous ?

— Vous voliez ? demandai-je sans comprendre de quoi il parlait. Pourtant j'entendis le même récit d'un autre, d'un troisième, d'un dixième. Tous ils répètent :

— Nous étions tous des voleurs.

Et peu à peu un tableau incroyable et en même temps atterrant se composait devant moi. Dans l'Union Soviétique le vol est inévitable, chacun doit voler. Impossible de vivre sans voler ! Les salaires sont très bas et le prix de la vie exorbitant. Aussi est-il indispensable de voler. On vole des boutons, des ficelles, des clous, des morceaux de tissus, du sel, des aiguilles, du fil, des clefs, tout ce qui tombe sous la main. Avec quelques mètres de tissu volé on confectionne un vêtement et on le vend au marché noir. Avec le produit de la vente on achète quelque chose sous le manteau et on le revend plus cher, réalisant un bénéfice. Mais ce bénéfice ne suffirait ni pour du pain ni pour des vêtements... Et il faut encore voler.

Si on vole on est inévitablement réduit à vivre dans la peur, dans une perpétuelle angoisse. A tout instant on risque de se faire prendre. Si on est pris, il faut donner un pot-de-vin, et une fois qu'on en a donné un, on tremble encore davantage de peur d'être dénoncé ; si l'on se fait prendre cette fois, il faut augmenter le pot-de-vin. Et si l'on est pris une troisième fois et que l'on ne puisse payer la rançon, c'est la prison, les tribunaux, et l'on est condamné. Quelle est la punition ? Les travaux forcés. Ceux qui exécutent des travaux pénibles, construction de canaux, exploitations forestières dans la froide Sibérie, sont tous des gens qui purgent des peines infligées par les tribunaux (6). Ils se comptent par millions.

(6) Sans parler des millions de forçats politiques, condamnés par simple décision administrative. — N.D.L.R.

Volontairement personne n'irait faire ces travaux. On s'évade des travaux forcés, contre de l'argent on se procure d'autres papiers, on trouve du travail, on vit dans la peur, on vole de nouveau, on se fait prendre, on « graisse de nouveau la patte » et de nouveau l'on s'enfuit...

— Comment est-il possible que des millions de gens volent sans que les organes du pouvoir le sachent ? demandai-je.

« Les autorités le savent fort bien. Mais elles ont probablement choisi cette ligne de conduite tout à fait consciemment. Il leur est probablement plus avantageux de laisser les gens commettre des vols plutôt que de mieux rémunérer le travail. Sans doute sont-elles contentes que ce système permette de recruter des millions de gens pour l'exécution des travaux pénibles. Il est dans l'intérêt des autorités que des millions de gens se sentent coupables en quelque chose et vivent dans un perpétuel état d'angoisse et de peur... »

On vole, on trompe, on se dénonce les uns les autres, on ment. Cela dévaste l'âme, rend misérable, apeuré.

J'écris ces lignes et je crains que les lecteurs ne veuillent ou ne puissent le croire. On haussera les épaules et l'on demandera : « Comment se fait-il que nous n'en ayons jamais entendu parler jusqu'à présent ? » Moi-même je n'y croyais pas tout d'abord, moi-même je haussais les épaules. Et j'ai posé les mêmes questions jusqu'à ce que j'aie vu que la masse des témoins racontaient et confirmaient tous la même chose.

C'est en effet le premier cas de départ aussi massif de l'U.R.S.S., et de gens qui n'ont plus peur parce qu'ils n'y retourneront jamais. Tout leur est désormais indifférent. « Tout m'est égal, tout, absolument tout ! » Les vagues de ce flot ont apporté avec elles la vérité sur ce monstrueux appauvrissement moral.

— Il n'y a personne qui là-bas n'enfreigne les lois, qui ne commette des actes interdits par la loi, disent ceux qui reviennent de l'Union Soviétique. On doit nécessairement acheter et vendre au marché noir. Parmi ceux qui vous entourent il y a des dénonciateurs, des agents du N.K.V.D. A chaque instant on peut vous arrêter. On doit donner des pots-de-vin et être perpétuellement sur le qui-vive. Et quand on y songe seulement — pourquoi tout cela ! Pour se procurer un morceau de pain de plus ou des vêtements pour son enfant !

L'un de ceux qui sont rentrés m'a raconté cette histoire :

« J'étais employé dans une petite ville comme gérant de la bibliothèque et de la librairie. Je faisais venir beaucoup de livres et je les payais. Au siège des éditions on était très content de moi car je passais de grosses commandes et toujours contre règlement au comptant. Pourtant je vivais dans une peur perpétuelle car je vendais des pages de livres comme... papier à cigarettes. De la vente des pages arrachées aux livres je tirais dix fois plus d'argent que n'en valaient ces livres. Les gens avaient du papier pour rouler leurs cigarettes, et moi j'avais de l'argent pour acheter du pain... »

Souvent il était obligé de donner — « peut-être jusqu'à dix feuilles d'un livre ! » — à celui qui avait découvert qu'il détachait des livres le papier qu'il vendait. On pouvait le dénoncer — il était indispensable d'acheter le dénonciateur possible.

Cela vous paraît invraisemblable ? Cela a l'air d'une mauvaise plaisanterie ? Dieu veuille que ce ne soit qu'une plaisanterie. Malheureusement, c'est un fait et non pas une plaisanterie inventée.

Le troisième des maux, cette fois un mal spé-

cifiquement juif, était l'appauvrissement de la vie nationale juive.

C'étaient tous des Juifs de Pologne. Certes, avant la guerre, l'antisémitisme était fort répandu dans ce pays, le boycottage des Juifs largement pratiqué, on leur imposait des restrictions dans les universités, il existait même pour eux un *numerus clausus*. Mais en dépit de tout cela, la vie nationale et publique juive en Pologne était d'une force, d'une intensité extraordinaire. Trois millions de Juifs polonais donnaient le ton aux Juifs du monde entier.

Les Juifs orthodoxes avaient synagogues, oratoires, rabbins, zadiks, talmudtors, seders et ichibots (écoles religieuses de différents degrés), diverses organisations de bienfaisance, religieuses et folkloriques de type traditionnel.

Les sionistes avaient leurs organisations, clubs, réunions, bibliothèques, écoles, campagnes, leurs réalisations et leurs échecs, leurs conférenciers, orateurs, leur Fonds national, des congrès, des conférences, leurs espoirs et leurs rêves.

Les membres du Bund avaient organisations, sociétés, syndicats professionnels, écoles, maisons d'enfants, bibliothèques, clubs. Ils organisaient des manifestations, luttaient, remportaient des victoires et subissaient des défaites. Ils avaient des journaux, des revues. Ils organisaient des cours du soir, des conférences, des soirées littéraires, des universités populaires. Ils s'abandonnaient à leurs rêves, espéraient en un avenir meilleur.

Les habitants juifs célébraient leurs fêtes de famille, fiançailles, mariages, allaient à la synagogue pour entendre un prédicateur exaltant ou un bon chantre. Ils prenaient part aux sociétés de bienfaisance, à l'administration des communautés, etc.

Ces Juifs, pris ensemble, formaient un tout, étaient un peuple, à l'intérieur duquel il y avait des luttes mais aussi des intérêts communs. Ils avaient leurs organismes économiques, des caisses d'épargne et de crédit, des coopératives, des associations artisanales, des banques particulières, etc.

Les Juifs de Pologne étaient en liaison avec les Juifs du monde entier, ceux de Varsovie avec ceux de Tel Aviv. Lettres et télégrammes étaient adressés à Buenos-Aires, à Winnipeg, à Los Angeles, en Afrique, en Asie, en Amérique, en Australie. Partout, dans tous les pays du monde, il y avait des Juifs et l'on pouvait les joindre, de chacun on pouvait apprendre quelque chose.

Mais lorsqu'ils se trouvèrent dans l'Union Soviétique, le lien qui les unissait aux Juifs du monde se rompit d'un coup. Ils ne purent plus rien savoir ni apprendre. Sur mille lettres une seule parvenait à destination, et celles qui arrivaient n'étaient reçues qu'au bout de longs mois. Tout ce qui existait autrefois n'était plus : ni sociétés juives, ni organisations, ni réunions, ni établissements, etc. Il n'y avait plus en U.R.S.S. d'écoles juives, de syndicats, de sabbats, de fêtes de famille.

Tout cela cessa d'un coup. Tout autour ce fut le vide. Comme si un séisme national s'était produit et que la terre eût tout englouti. Tous furent étreints d'angoisse. Ce fut un appauvrissement national accablant.

Ils se croyaient maintenant devenus pour toujours des Juifs soviétiques, ils croyaient indispensable de s'adapter aux nouvelles conditions, de se résigner à un nouveau sort. On ne pouvait rien changer et encore moins s'assurer des conditions meilleures.

Un sentiment d'impuissance les saisit, de soumission à l'inévitable. La triple calamité recouvrit tout d'une lourde chappe. « Nous sommes ici dans l'Union Soviétique et il ne s'agit pas de faire des grimaces ». Ils se consolaient en se di-

sant qu'ils avaient échappé de bien près au four crématoire, qu'ils n'avaient pas péri à Treblinka ou à Maidanek. — « Nous sommes tout de même vivants, Dieu soit loué ! »

Et brusquement une chose inattendue advint, brusquement on annonça aux Juifs qu'il leur était possible de répudier la citoyenneté soviétique et de se mettre en route vers « l'autre côté ». D'abord on ne voulut pas y croire. C'est impossible ! Les miracles n'existent pas... Pourtant il apparut que c'était vrai. Oui, on pouvait vraiment abandonner la nationalité soviétique et reprendre la polonaise. — En route donc, on peut partir, en avant !

Pour aller où ? Pour quoi ? Chez qui ? Cela, personne ne se le demandait : peu importe, pourvu qu'on parte !

On peut s'en aller vers le monde grand ouvert, on peut atteindre la frontière d'autres pays et gagner d'autres rivages. Là-bas, de « l'autre côté », il est des pays où vivent des Juifs, des millions de Juifs. Nous irons en Pologne, et si nous voyons qu'il est impossible de vivre en Pologne, nous irons plus loin. Nous enverrons des lettres aux parents, aux oncles, tantes, cousins, cousines, et nous expédierons des télégrammes. Nous prendrons des trains, des bateaux, des avions...

Là-bas, de l'autre côté de la frontière, il y a la Palestine et les Etats-Unis, le Canada et l'Argentine, le Brésil et l'Australie, le Mexique, l'Uruguay et le Paraguay. Pour y aller, il faut des certificats, des visas, des affidavits, des billets de bateaux. Juifs, ne vous attardez pas, allez de l'avant !

Finie l'indigence ! Nous allons travailler, œuvrer, commercer, vivre comme des êtres humains. Nous aurons des écoles, des synagogues, des organisations, des bibliothèques, des journaux, des réunions, des sociétés, des associations, des débats...

Il peut être trop tard. Fuyez !

Je noterai ici un détail qui, encore une fois, paraîtra peut-être invraisemblable à beaucoup. A l'avant-garde de ceux qui fuyaient l'Union Soviétique il y avait les *anciens communistes*. Je pourrais citer des dizaines de noms de ceux d'entre eux avec qui je me suis entretenu, anciens dirigeants d'organisations communistes, du Kom-somol, qui étaient détenus avant la guerre dans les prisons polonaises et à Kartouz-Berez (camp de concentration près de Brest-Litovsk organisé par le « gouvernement des colonels polonais » pour les « éléments douteux »). Parmi eux il y avait des écrivains juifs communistes qui, dans les années d'avant la guerre, glorifiaient avec enthousiasme le communisme et l'Union Soviétique. Maintenant ils fuyaient l'U.R.S.S. comme après un incendie. C'étaient eux les plus atteints de tous. Ne s'étaient-ils pas, six ans à peine plus tôt, réfugiés au pays de leurs rêves, au paradis que leur peignait leur imagination ? Aujourd'hui ils sont accablés par tout ce qu'ils ont vu et vécu dans l'Union Soviétique, ils sont profondément déçus par tout.

**
*

La vérité que les cent cinquante mille Juifs réfugiés d'U. R. S. S. ont apportée avec eux est cruelle. Ils ne discutent plus la question de savoir ce qui est bon dans l'Union Soviétique et ce qui y est mauvais, ils ne parlent plus du Biro-bidjan, de l'avenir des Juifs au pays des Soviets, de la libération des peuples par Staline.

Un jour, me trouvant dans le même train que des Juifs qui partaient, j'essayai de provoquer un débat. Je dis que tout n'était peut-être pas si mauvais dans l'Union Soviétique, que c'était tout de même le pays des Soviets, la patrie du socialisme, que les Juifs qui venaient de s'enfuir avaient agi trop à la légère, qu'ils le regretteront peut-être plus tard... A cela un Juif me répondit : « Si vous êtes si malin, allez-y donc. Nous, nous sortons d'en prendre. »

Avec les faits, impossible de discuter.

L'épuration en Tchécoslovaquie et l'antisémitisme

BIEN des hypothèses, pour la plupart toutes gratuites, ont été avancées pour expliquer le limogeage d'un personnage aussi important que M. Slansky ex-secrétaire général du P.C. tchécoslovaque, qui eut longtemps la confiance de Moscou.

Il est indéniable que la situation très difficile de la démocratie populaire de Tchécoslovaquie, n'est pas étrangère aux mesures d'épuration qui se sont succédées depuis l'arrestation, il y a plus d'un an de M. Clementis, ex-ministre des Affaires Etrangères. Nos lecteurs connaissent d'ailleurs la gravité de la crise tchèque, aux aspects multiples.

Certes, ce qui a été révélé au lendemain du limogeage partiel de Slansky — il a perdu, en septembre, son poste de secrétaire général du parti pour se voir confier une honorifique vice-présidence du conseil des ministres — reste parfaitement valable. A savoir que Slansky et son équipe, tenant entre leurs mains les leviers de commandes au sein du parti, se sont opposés pendant une longue période, à l'équipe gouvernementale, dirigée par M. Gottwald, président de la République. Ces conflits internes entre le Parti et le gouvernement ont atteint un degré tel que la structure politique et économique de l'Etat

s'en est trouvée ébranlée. Il fallait donc mettre fin à ce dualisme qui menaçait sérieusement les fondements mêmes du régime communiste.

Mais en dehors de ces considérations générales, il existe certainement des raisons supplémentaires, plus immédiates, qui ont motivé le spectaculaire limogeage de Slansky, le choix du moment, l'étendue de l'épuration. Nous apprenons en effet que M. Kopriva, ministre de la Sécurité d'Etat, a été à son tour relevé de ses fonctions, le 23 janvier 1952 (1).

S'il est encore trop tôt pour se prononcer d'une manière définitive sur le sens profond de ces épurations successives, et du cas Slansky en particulier, il est néanmoins possible dès maintenant de faire état d'un certain nombre d'indices suffisamment concordants pour attirer l'attention :

1) M. Clementis, ex-ministre des Affaires Etrangères, est un communiste de longue date. Cependant, dès avant la guerre, il a eu des démêlés avec le Parti dont il a été exclu pour son attitude hostile à l'égard de l'accord germano-soviétique

(1) Comme d'habitude, ce fut M. Kopriva qui a dû, le premier, dénoncer publiquement son ami et protecteur Slansky.

de 1939. Secrétaire particulier du président Bénéš, à Londres, Clementis était connu pour ses sentiments violemment anti-allemands. Rien ne prouve que, même après avoir réintégré le Parti communiste, ses sentiments aient changé et qu'il ait approuvé la nouvelle politique soviétique tendant à donner à l'Allemagne de l'Est, une place de choix, et à lui réserver un traitement d'égalité, au sein du glacis.

2) La nécessité d'édifier une base industrielle avancée en Europe centrale a amené les Soviétiques à faire pression sur les gouvernements de Varsovie, de Prague et de Berlin-Est, en vue d'une coopération sinon d'une intégration économique poussée. Des plans communs polono-tchèques, germano-polonais et germano-tchèques ont été élaborés sous le contrôle de spécialistes russes, puis mis à exécution dans cette zone que l'on a dénommée la « Ruhr orientale » qui comprend la partie orientale de la zone soviétique d'Allemagne, la Silésie polonaise et la Silésie tchèque.

On peut facilement imaginer le dépit que la politique de rapprochement avec les Allemands a provoqué auprès des populations tchèques et polonaises. Après avoir expulsé les Allemands des Sudètes et ceux de Pologne, et excité la haine contre eux, les dirigeants communistes locaux ont dû maintenant préconiser l'oubli, le pardon et la réconciliation. Il va de soi qu'un tel changement de politique à l'égard de l'Allemagne n'a pas été sans susciter des remous au sein du P.C. lui-même.

La Moravie-Silésie est la province qui devait participer le plus activement à l'édification de la base industrielle germano-polono-tchèque. Or, c'est parmi les dirigeants régionaux du Parti en Moravie-Silésie que l'épuration a fait le plus de victimes. Les secrétaires régionaux du P.C. des trois plus importantes régions industrielles ont été successivement limogés : M. Sling, responsable de la région de Brno, la capitale de la Moravie, M. Fuks, responsable de la Silésie, avec pour siège Ostrava, en plein pays des mines et des hauts fourneaux, et M. Stavinoha, secrétaire régional du P.C. à Olomouc.

Simple coïncidence ? Il ne le semble pas.

3) Pendant les jours anniversaires de l'indépendance tchèque, fin octobre 1951, M. Pieck, président de la République démocratique allemande (= zone soviétique) a été reçu officiellement à Prague. Dans l'esprit des Tchèques, l'indépendance signifie avant tout : indépendance à l'égard de l'Allemagne. Cette présence insolite de Pieck a profondément choqué la population et peut-être certains dignitaires du Parti communiste tchèque. M. Slansky, qui était à l'époque vice-président du conseil, figurait certes aux réceptions officielles, mais n'y figurait qu'en retrait.

4) Si de quelques centaines de milliers qu'ils étaient avant la guerre, les Juifs ne sont plus que quelques 3.000 environ en Tchécoslovaquie, certains d'entre eux se sont vus confier d'importantes fonctions par le régime communiste. Il est plus que probable que certains de ces derniers n'approuvent pas la politique pro-allemande des Soviétiques. On en a une confirmation dans les récentes déclarations faites par les leaders du Parti communiste et visant précisément les Juifs.

C'est ainsi que le *Rude Pravo* du 19 décembre dernier relatait un discours de Zapotocky, président du conseil disant notamment :

« ... Nous ne tolérerons aucune ingérence étran-

gère, qu'elle vienne de Washington, de Londres ou de Jérusalem. Rappelez-vous les journées d'avant février 1943, où les Zemki, Chramela et Lettrich s'efforçaient de rendre les usines aux Juifs et autres capitalistes... »

Cette déclaration très significative était suivie d'une autre qui ne l'était pas moins et qui émanait cette fois de Gottwald, président de la République tchécoslovaque :

« ... Les oppositionnels démasqués sont des traitres qui n'ont pas de racine dans notre pays ; c'étaient des agents cosmopolites de l'ennemi au sein du parti communiste ; de tels individus se montrent indifférents à l'égard du peuple parmi lequel ils vivent, car ils n'ont rien de commun avec lui... » (*Rude Pravo*).

Si l'on ajoute que la revue officielle *Tvorba* de son côté, s'est attaquée aux Juifs et à « l'esprit sioniste » on peut conclure qu'il s'agit bien d'une campagne antisémite menée délibérément.

Telle est d'ailleurs l'interprétation que donne, de l'actuelle épuration en Tchécoslovaquie, l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne, bien placé pour suivre ces événements. Relatant la dernière arrestation : celle de Krejka (israélite originaire des Sudètes, de son vrai nom Ludwig Freund) conseiller économique du président Gottwald, le journal autrichien écrit qu'il faut y voir un nouvel indice du mouvement antijuif qui se manifeste en Tchécoslovaquie depuis deux mois.

Aussi bien la réalité de ce mouvement antijuif est corroborée par le fait que dans la longue liste des épurés, figure une bonne moitié d'Israélites. En voici les principaux :

Slansky, ex-secrétaire général du Parti, ex-vice-président du conseil ;

Reiman, ex-secrétaire général de la présidence du conseil ;

Loebl, adjoint au ministre du commerce extérieur ;

Bares, responsable de l'Agit Prop, et à ce titre de la presse ;

London, adjoint au ministre des Affaires Etrangères ;

Sling secrétaire régional du P.C. en Moravie ;

Hajdu, adjoint au ministre des Affaires Etrangères ;

Général Reicin, adjoint au ministre de la Défense Nationale ;

Geminder, secrétaire du Comité central, chargé des relations avec le Kominform ;

Koehler, président de la commission des cadres, du P.C. ;

Kreibich, ambassadeur à Moscou ;

Fuks, secrétaire régional du P.C. à Ostrava (Silésie) ;

Lomnsky, secrétaire régional du P.C. à Pilsen.

Les différents indices que nous venons de passer rapidement en revue s'ils ne sont pas une preuve absolue constituent cependant une présomption sérieuse. Il est plus que probable que Slansky — et un certain nombre d'autres dirigeants — se sont opposés à la renaissance d'une Allemagne forte, économiquement et politiquement, de même que militairement, même si elle devait rester sous le contrôle communiste. Il n'est donc pas impossible que les origines juives de Slansky et de ses compagnons les aient amenés à s'opposer à cette nouvelle politique des Soviétiques. A cette gêne probablement imprévue, Moscou a répondu à sa manière : la prison d'abord, le déshonneur ensuite, en attendant la mort.